

L'espace urbain est indissociable de la problématique de la mobilité. Très différente selon les couches ou les profils individuels, la mobilité est presque un synonyme sociologique de la ville (Rémy, 1996), tant désormais la perception du lieu (de l'endroit où on réside : ville, quartier, maison...) est inséparable de la problématique de la mobilité (de sa plus ou moins grande possibilité et maîtrise). La mobilité bouleverse le sens de la proximité : nous sommes de plus en plus éloignés de personnes que nous considérons comme étant proches et souvent proches géographiquement de personnes que nous considérons affectivement distantes. (...) En tout cas, si de plus en plus d'individus vivent dans une ville et travaillent dans une autre, un nombre encore plus important réside dans un quartier et travaille dans un autre, ce qui coupe les vies, spatialise les activités et les rencontres, sans compter tous ceux qui, vivant dans une ville, gardent des attaches fortes et fréquentes avec des habitants d'autres villes, que ce soit par l'immigration depuis un pays étranger ou à la suite d'une migration depuis une autre région française. Tous construisent un sentiment d'appartenance multiple structuré à travers un différentiel d'attachements. (...)

Les oppositions trop simples entre les mobiles et les immobiles, les touristes ou les vagabonds, entre un univers de gens d'en bas cantonnés à un espace étriqué et un univers de gens d'en haut jouissant d'une forte mobilité ne reflètent guère désormais la réalité des processus en cours. Bien des individus « en haut » ne bougent pas, ou peu, et il y a (comment a-t-on pu faire semblant de l'oublier ?) du « nomadisme » chez bien des gens d'en bas. (...)

Être dehors, rester un peu plus longtemps dehors, devient un élément déterminant d'une gestion ordinaire de la fatigue, du stress, de la déprime, et surtout, un plaisir. Dans la figure classique du flâneur de Walter Benjamin, ce qui prime c'est l'œil, puisque l'essentiel est ce qu'on est censé pouvoir observer — justement la ville elle-même. En cela, la flânerie urbaine était déjà différente de la promenade bucolique. Désormais, la mobilité pour la mobilité signale une nouvelle inflexion : elle est moins prisée pour ce qu'elle nous apporte de l'extérieur (grâce à l'œil) que pour ce qu'elle libère à l'intérieur de nous. « J'habite dans l'île Saint-Louis donc j'ai tous les bords de Seine à faire. C'est magnifique. Et si tu veux après le boulot, c'est génial... tu rentres chez toi tu es détendu. C'est une manière d'évacuer », dit Jean-Claude, avocat d'affaires. (...) Juliette, employée, (...) avoue : « J'aime le lèche-vitrines [...] J'étais arrivée à un moment de dépres-

sion, j'avais plus envie. Mon seul plaisir c'était d'aller me promener dans les rues, d'évacuer tout ce que j'avais dans la tête. »

Ces mobilités ordinaires, leurs possibilités et leurs entraves ne prennent en fait toute leur signification qu'en référence à la consolidation d'un imaginaire de la mobilité (Barrère, Martuccelli, 2005). C'est presque une sorte d'utopie à portée individuelle, le mélange du désir manifeste d'être ailleurs et du plaisir de la découverte. Le deuxième est probablement une manière ordinaire de résister au danger d'être définitivement blasé, comme disait Simmel, face aux événements et au monde. Le premier est sans doute une manière d'énoncer que la vie quotidienne insupporte quelque part mais qu'il existe, par l'ailleurs, une gestion ordinaire possible de ce sentiment. En tout cas, de manière transversale aux positions sociales ou aux genres, se fait jour un rêve de mobilité que l'industrie du tourisme prend à la fois en charge de manière efficace d'un point de vue économique et modèle plus ou moins maladroitement d'un point de vue culturel. La mobilité, une des dernières utopies contemporaines, en comporte bel et bien toutes les contradictions : un rêve individuel, parfois solipsiste, d'être ailleurs et le besoin d'un nombre important d'investissements collectifs pour être réalisé. Elle exprime alors pêle-mêle la frustration d'une vie, un statut social désiré, un goût pour la découverte, une passion personnelle, une expérience initiatique de jeunesse... et bien d'autres aspirations encore. Sa présence est également très forte parmi les classes populaires. (...)

Mourad, documentariste, se rappelle : « Dès que j'ai eu 18 ans, que j'ai pu travailler un peu, j'ai pris mon sac et je suis parti à gauche et à droite. Mais je suis toujours allé aux mêmes endroits : les quartiers populaires. Les bidonvilles de Djakarta, de la Havane, de la Turquie... (...) » Avant d'ajouter : « On n'a qu'une vie et on a tellement des belles choses à voir et à connaître sur terre. Tu peux aller voir l'Himalaya ou tu peux passer ta vie à regarder ta voiture dans ton garage, c'est un choix. »

« J'ai toujours eu un appel du large », dit Yves, cadre. « Ce qui m'attire c'est la différence, la culture de l'autre, des autres, parce que par ricochet, par effet boomerang, tu perçois aussi ta propre culture différemment. (...) »

Circuler, se déplacer, voyager : la mobilité se décline plus que jamais au pluriel. Et pourtant, quelque chose relie les mobilités actuelles à l'avènement de la modernité. Partir, c'est, hier comme aujourd'hui, un des actes les plus volontaristes que l'individu puisse faire dans le monde. La mobilité,

ce n'est pas seulement alors un temps à soi, c'est aussi une expérience pour pouvoir devenir un autre. On vient toujours à la ville, attiré par ses lumières, son offre culturelle, ses opportunités de travail et de rencontre, ses possibilités de survie ou son anonymat... Et sur le fond, rien ne distingue les figures littéraires que nous avons tous désormais en tête des témoignages de Mustapha, ouvrier, qui, « connu comme un loup blanc » dans sa cité, décide de venir à Lille, que pourtant il « craignait un peu », ou de cette employée, Marie-Hélène, qui se rappelle que « je voulais aller sur Lille parce que ça bougeait un peu plus qu'à Dunkerque et que je commençais à m'encroûter un peu sur Dunkerque », ou encore mieux, de Sophie, au RMI, qui fera le choix raisonné, au vu des ressources qui étaient alors les siennes, du désir de la mobilité et du besoin de l'enracinement : « J'ai choisi la ville la plus grande de ma région pour ne pas être non plus séparée de mes liens familiaux parce que cela peut servir. » Dans les témoignages, le récit œcuménique de la modernité, de manière consciente ou inconsciente, s'est parfois glissé sournoisement : chaque individu, lorsqu'il part, réinvente, à lui tout seul, toute la modernité. Il est alors porté par le désir de recommencer sa vie et surtout par la vive conscience que le changement de soi n'est pas une affaire de travail sur soi mais de remariage avec le monde. Épouser le monde pour devenir autre, c'est-à-dire soi : rarement la modernité, dans sa charpente expérientielle liminaire, ne se sera mieux exprimée.

Danilo MARTUCCELLI, *Forgé par l'épreuve, L'individu dans la France contemporaine*, 2006.

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 178 mots en 100 mots \pm 10 %.

Utilisez la **copie normalisée**.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. Dissertation

Expliquez ce que vous inspire la formule suivante à la lecture des œuvres au programme cette année, *Les Suppliantes*, *Les Sept contre Thèbes*, le *Traité théologico-politique* et *L'Âge de l'innocence* :

« Partir, c'est, hier comme aujourd'hui, un des actes les plus volontaristes que l'individu puisse faire dans le monde. La mobilité, ce n'est pas seulement alors un temps à soi, c'est aussi une expérience pour pouvoir devenir un autre. »